

« Relire *Au Cœur des ténèbres* avec Hannah Arendt » - 26 janvier 2018.
Marie Baudry

C'est dans la préface de l'édition au programme de l'agrégation que l'on peut notamment lire – aux pages 14 et 15 – une référence à la lecture qu'Hannah Arendt donne dans *Les Origines du totalitarisme* de ce texte extrait d'*Au Cœur des ténèbres*, et qui commence aux pages 158-159, « L'homme préhistorique nous adressait ses malédictions... »¹.

Quand on se reporte à ces quelques pages d'Arendt, on est d'abord un peu déçu. Déçu, parce qu'il ne s'agit précisément pas d'une explication de ce texte, d'autant plus complexe qu'il est, pour nous, lecteurs historiquement nécessairement « post-coloniaux », à la limite de l'admissible². Si Hannah Arendt ne commente pas ligne à ligne le texte de Conrad, c'est que celui-ci sert de support plus général à la compréhension du système colonial qui s'est mis en place en Afrique, et plus particulièrement chez les Boers en Afrique du Sud. Le texte de Conrad n'est donc pas seulement pour elle une grande réussite littéraire, il permet surtout de faire émerger la *vérité* du système que les Européens vont mettre en place en Afrique, ainsi qu'elle le dit dans la première note qui fait référence *Au Cœur des ténèbres*, au tout début du chapitre « Race et bureaucratie » : « Cette nouvelle est l'ouvrage qui peut le mieux nous éclairer sur la véritable expérience de la race en Afrique »³. *Au Cœur des ténèbres* est pour Arendt un texte matriciel, venant révéler le fonctionnement implicite mais réel et pratique de l'impérialisme européen en Afrique.

Ce qui nous intéressera cependant aujourd'hui, ce sera de faire le chemin inverse : comprendre comment la pensée déployée par Arendt dans « Race et bureaucratie » offre une hypothèse de relecture d'*Au Cœur des ténèbres*, plus précisément de son système de personnages, et de leur nomination.

Pour cela, je reviendrai rapidement sur la double structure à l'œuvre selon Arendt dans l'impérialisme européen en Afrique, dont les deux grands fondements idéologico-pratiques sont le racisme et la bureaucratie ; j'essaierai ensuite de montrer comment cette structure fondamentale est aussi celle du récit conradien et du réseau des personnages d'*Au Cœur des ténèbres*. Je conclurai enfin en montrant la solidarité de cette interprétation avec celle que donnait Philippe Lacoue-Labarthe dans « L'horreur occidentale »⁴ : cette lecture pourra apparaître comme le pendant idéologique et organisationnel de l'interprétation métaphysique de Lacoue-Labarthe. En définitive, ce que le texte d'Arendt devrait nous

¹ Cf. Michelle-Irène Brudny, « Préface », in Joseph Conrad, *Heart of Darkness/Au Cœur des ténèbres*, trad. Jean Deurbergue, Paris, Gallimard, Folio bilingue, 1996, p. 14-15 ; ainsi que Hannah Arendt, *Les Origines du Totalitarisme, II. L'impérialisme*, trad. Jean-Loup Bourget, Robert Davreu et Patrick Lévy, Paris, Gallimard, Quarto, 2002, p. 458.

² Pour la lecture post-coloniale de ce texte, je renvoie à l'intervention d'Inès Cazalas, « *Au Cœur des ténèbres*, *L'Acacia* et *Le Cul de Judas* au prisme du post-colonial : éclairages, butinages, bricolages ». La littérature critique est bien connue et on ne peut que renvoyer au texte inaugural de Chinua Achebe dans « An Image of Africa » (*The Massachusetts Review*, n°18, 1977, p. 782-794) et à la réponse que lui donna Edward Said dans « Two visions in *Heart of Darkness* », *Culture and Imperialism*, New York, Vintage Books, 1993. Pour des approches plus tardives et faisant état des différentes polémiques et lectures post-coloniales, on pourra lire notamment Gilles Bibeau, « Ne pas oublier Monsieur Kurtz : L'Attrait de la sauvagerie », *Anthropologie et Sociétés*, n°343, 2010 [en ligne] et également Alexis Tadié, « Edward Said et Joseph Conrad : la critique de l'illusion coloniale », *Tumultes* n°35 « Edward Said : théoricien critique », éd. Kimé, 2010/2 [en ligne].

³ Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme, op. cit.*, p. 451.

⁴ Philippe Lacoue-Labarthe, « L'horreur occidentale », *La Réponse d'Ulysse et autres textes sur l'Occident*, Paris, Lignes/Imec, 2012.

permettre de comprendre d'*Au Cœur des ténèbres*, c'est l'extraordinaire solidarité de tout ce qui, dans le monde occidental, rend possible l'impérialisme, l'absence de disjonctions entre un monde et l'autre, entre l'Europe et l'Afrique, la Civilisation et la Barbarie, l'ici et l'ailleurs, et finalement même entre les hommes et les femmes.

Revenons d'abord au texte d'Arendt, et à son tout début. Il s'agit dans *L'Impérialisme* de se consacrer à une période spécifique de l'histoire européenne : les trois décennies qui précèdent la première guerre mondiale, de 1884 à 1914, ont fait se confondre l'histoire européenne avec celle de l'impérialisme, qui apparaît au regard rétrospectif d'Arendt comme « l'étape préparatoire des catastrophes à venir » (p. 369), celles des totalitarismes et de la destruction des Juifs d'Europe. Pour en comprendre les conditions historiques de développement, Arendt commence au chapitre V (le premier de *L'Impérialisme*) par montrer « L'émancipation politique de la bourgeoisie » européenne à la fin du XIXe siècle, avant de montrer au chapitre VI, intitulé « La pensée raciale avant le racisme », que les Nazis n'ont en rien « inventé » le racisme, qui prend ses racines à la fin du XVIIIe siècle partout en Europe. C'est après cette démonstration que commence le chapitre VII, « Race et bureaucratie », qui nous occupera plus particulièrement, et qui s'ouvre par ces mots :

Deux nouveaux moyens visant à imposer organisation politique et autorité aux populations étrangères furent découverts au cours des premières décennies de l'impérialisme. L'un était la race en tant que principe du corps politique, l'autre la bureaucratie comme principe de domination à l'étranger. Si l'on n'avait pas utilisé la race comme substitut à la nation, la mêlée pour l'Afrique et la fièvre de l'investissement auraient fort bien pu rester cette vaine « ronde de la mort et du négoce » (Joseph Conrad) de toutes les ruées vers l'or. Si l'on n'avait pas utilisé la bureaucratie comme substitut du gouvernement, le dominion britannique de l'Inde aurait fort bien pu être abandonné à l'impudence des « briseurs de loi de l'Inde » (Burke) sans altérer le climat politique de toute une époque.

En réalité, c'est sur le continent noir que ces deux découvertes ont été faites. La race apportait une explication de fortune à l'existence de ces êtres qu'aucun homme appartenant à l'Europe ou au monde civilisé ne pouvait comprendre et dont l'humanité apparaissait si terrifiante et si humiliante aux yeux des immigrants qu'ils ne pouvait imaginer plus longtemps appartenir au même genre humain. La race fut la réponse des Boers à l'accablante monstruosité de l'Afrique – tout un continent peuplé et surpeuplé de sauvages –, l'explication de la folie qui les saisit et les illumina comme « l'éclair dans un ciel serein : “Exterminez toutes les brutes”. » Cette réponse conduisit aux massacres les plus terribles de l'histoire récente.

[...]

Alors que la race, soit sous la forme d'idéologie propre à l'Europe, soit sous la forme d'explication de fortune pour des expériences meurtrières a toujours attiré les pires éléments de la civilisation occidentale, ce sont les meilleurs éléments, et parfois même les plus lucides des couches de l'intelligentsia européenne qui ont découvert la bureaucratie et que celle-ci a attirés en premier lieu. L'administrateur qui gouvernait à l'aide de rapports et par décrets, dans un secret plus hostile que celui de n'importe quel despote oriental, sortait d'une tradition de discipline militaire pour se retrouver au milieu d'hommes sans pitié et sans loi. (p. 451-452)

Dans le cadre de notre lecture de Conrad, nous voyons déjà se dessiner dans cette combinaison hors norme la polarisation entre deux mondes, qui sont aussi deux types d'hommes produits par

l'Europe : le meilleur et le pire. Racisme et bureaucratie : ce ne sont pas seulement des idéologies ou des systèmes qui s'additionnent ; ce sont des hommes qui sont là pour les incarner : le raciste et le bureaucrate. Et le raciste et le bureaucrate n'ont d'abord rien à voir, même si leur alliance sera redoutable. Le raciste, nous dit Arendt, c'est celui qui se lance dans l'aventure coloniale parce que c'est la dernière aventure dans laquelle il puisse encore se lancer tant son existence européenne est désormais impossible : ces « hommes de la mêlée pour l'Afrique » sont les « hommes superflus » dit-elle encore, ceux dont l'Europe ne voulait plus, ces déracinés produits par une société qui ne cherche pas à les intégrer – ils ne sont pas même de l'espèce des « aventuriers, joueurs, criminels ou éléments au ban de toute société saine et normale » (456), ils ne sont pas extérieurs à la société civile, mais tout au contraire : « un sous-produit de cette société, un inévitable résidu du système capitaliste » (ibid.)⁵. La seule vie qui leur reste à mener, c'est en Afrique qu'elle pourra se déployer, pour devenir contremaîtres de n'importe quel commerce ; en Afrique, ils vont trouver l'idéologie qui non seulement justifiera toutes les exactions, la rapacité sans nom, mais qui surtout leur restaurera une existence sociale sous la forme d'une promotion : on ne saurait les confondre avec les Noirs, les sauvages ; le racisme, explique Arendt, va devenir l'idéologie qui leur permet de trouver leur place, de réintégrer une légitimité sociale, une supériorité de fait.

On reconnaît sans peine dans ce tableau les deux protagonistes d'« Un Avant-Poste du progrès », Kayerts et Carlier, promus responsables d'un comptoir qui ne comptera qu'eux deux pour remplir toutes les cases de la hiérarchie (le chef et son adjoint) et presque du personnel. Voici par exemple le pedigree de Carlier, conforme à celui de l'un de ces « résidus » évoqué par Arendt : « il avait quitté l'armée et s'était rendu si odieux à sa famille par sa paresse et son impudence qu'un beau-frère exaspéré avait fait des efforts surhumains pour lui procurer à la Compagnie cet emploi d'agent de deuxième classe »⁶. Si ces personnages sans épaisseur ont encore un nom (bien qu'il se réduise à un nom propre sans prénom, au contraire de Henry Price, leur régisseur noir, en outre doté du surnom de Makola) dans *Un Avant-Poste du progrès*, ce ne sera plus le cas, lorsqu'ils se démultiplieront sous les traits désormais anonymes des collectifs qui en font mention dans *Au Cœur des ténèbres* : ce sont d'abord les groupes de soldats français, débarqués les uns après les autres sur les différents postes de la côte occidentale (p. 64-65), groupes déjà indistincts et desquels Marlow se tient à distance (« ma solitude parmi tous ces hommes avec qui je n'avais rien de commun », p. 67), une « fine équipe » comme s'en étonnera un peu plus loin le Suédois : « Bizarre, ce que certains sont prêts à faire pour quelques francs par mois. Je me demande ce que cette espèce-là peut bien

⁵ Cf. p. 456 : « Ils n'avaient pas quitté la société, mais ils avaient été rejetés par elle ; ils ne menaient pas une existence hors des limites permises par la civilisation, mais ils étaient de simples victimes privées d'utilité ou de fonction. Leur seul choix avait été un choix négatif, une décision à contre-courant des mouvements de travailleurs, par laquelle les meilleurs de ces hommes superflus, ou de ceux qui étaient menacés de l'être, établissaient une sorte de contre-société qui leur permit de trouver le moyen de réintégrer le monde humain fait de solidarité et de finalités. Ils n'étaient rien en eux-mêmes, rien que le symbole vivant de ce qui leur était arrivé, l'abstraction vivante et le témoignage de l'absurdité des institutions humaines. Ils n'étaient pas des individus, comme les vieux aventuriers, ils étaient l'ombre d'événement avec lesquels ils n'avaient rien à voir.

Comme M. Kurtz dans *Au Cœur des ténèbres* de Conrad, ils étaient « creux jusqu'au noyau », « téméraires sans hardiesse, gourmands sans audace et cruels sans courage ». Ils ne croyaient en rien et « pouvaient se mettre à croire à n'importe quoi – absolument n'importe quoi »

⁶ Joseph Conrad, « Un Avant-poste du progrès », trad. G. Jean-Aubry révisée par P. Coustillas, in *Œuvres*, vol. I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 728.

donner quand elle va dans l'intérieur ! » (p. 71)⁷. Ce que cela donnera, ce sera ce groupe fantomatique qui accompagnera Marlow et le Directeur dans leur quête de Kurt, et se présente d'abord sous cette forme : « Des Blancs parurent, appuyés sur de longs bâtons, émergeant mollement d'entre les bâtiments pour venir sans hâte voir qui j'étais, et disparaître ensuite quelque part » (p. 97). La vacuité totale de leur existence leur vaudra leur surnom de « pèlerin » (« *pilgrim* »⁸), n'était qu'il s'agit de pèlerins vidés de toute substance religieuse : « Ils erraient de droite et de gauche, leur bâton d'une longueur absurde à la main, comme une troupe de pèlerins sans foi qu'un sortilège empêcherait de franchir une barrière pourrie » (p. 107⁹). À ces pèlerins sans foi, sans cause missionnaire supérieure, il ne reste rien d'autre que le goût de la *razzia* et une haine des Noirs qui leur permet de valider le bien-fondé de leur absurde présence en Afrique, « insouciant mais sans hardiesse, avide sans audace, et cruelle sans courage » (p. 137), comme lorsque l'un d'eux s'écrie : « Dites donc ! on a dû en faire un fameux massacre dans la brousse. Hein ? Qu'est-ce que vous en dites ? Pas vrai ? » Il en dansait littéralement, le petit rouquin assoiffé de sang. » (p. 229) lequel va bientôt rejoindre la « bande de crétins du pont inférieur » (*that imbecile crowd*, p. 294-295).

Dans *Au Cœur des ténèbres*, ce n'est donc plus le raciste identifiable, comme c'était encore le cas dans « Un Avant-Poste du progrès », ce sont *les* racistes, cette masse indistincte, de laquelle n'émerge aucune individualité précise (hormis le pyjama rose d'un des pèlerins ou les cheveux roux d'un autre), cet agrégat « des pires éléments de la civilisation occidentale », pour citer Arendt (p. 452). Tout l'inverse des individus d'excellence, triés sur le volet et que repère Hannah Arendt dans la cohorte de bureaucrates qui se forme en même temps : car ce sont « les meilleurs éléments, et parfois même les plus lucides des couches de l'intelligentsia européenne qui ont découvert la bureaucratie et que celle-ci a attiré en premier lieu. L'administrateur qui gouvernait à l'aide de rapports et de décrets, dans un secret plus hostile que celui de n'importe quel despote oriental, sortait d'une tradition de discipline militaire pour se retrouver au milieu d'hommes sans pitié et sans loi. » (ibid).

On reconnaîtra dans cette figure du bureaucrate, cultivé autant que zélé à faire respecter ses codes et ses procédures, un personnage parmi tous : le comptable. Son costume impeccable, sa blancheur immaculée en font un personnage apparemment merveilleusement transplanté de l'autre monde en celui-

⁷ Ce ne sont parfois pas des groupes, mais des individus, toujours dépourvus de noms, comme ce « Blanc en uniforme débraillé » dont on apprend la fonction à travers l'ironie de Marlow qui mime son style pour le moins laconique : « Surveillait l'entretien de la route, à l'en croire. Dois avouer que je n'ai vu ni route ni entretien, à moins que le corps d'un Nègre entre deux âges, le front troué d'une balle, sur lequel je vins littéralement buter trois mille plus loin, ne puisse être considéré comme une amélioration durable » (p. 93-95).

⁸ L'anglais *pilgrim* permet d'adjoindre au sens qui est celui de sa traduction (« pèlerin ») celui de « missionnaire », voire de colon, que l'on entend aussi dans la désignation des « Pilgrim Fathers » qui établirent une première colonie anglaise sur le sol américain en 1620, ainsi que le rappelle par exemple la définition du *Webster's Dictionary* de 1913 :

« n. 1. A Wayfarer ; a wanderer ; a traveler ; a stranger ; Strangers and pilgrims on the earth – Heb xi 13
2. One who travels far, or in strange lands, to visit some holy place or shrine as a devotee ; as a pilgrim to Loretto ; Canterbury pilgrims. See Palmer

a. Of or pertaining to a pilgrim, or pilgrims ; making pilgrimages.

Pilgrim fathers. – A name popularly given to the one hundred or two English colonists who landed from the Mayflower and made the first settlement in New England at Plymouth in 1620. They were separatists from the Church of England, and most of them had sojourned in Holland. »

⁹ Le portrait est encore complété plus loin, « Bande d'emplâtres – va [c'est ainsi que soupire le Briquetier]. L'on voyait les pèlerins gesticuler et discuter en petits groupes. Plusieurs tenaient à la main leur bâton. Je crois vraiment qu'ils allaient se coucher avec leur bout de bois » (p. 119).

ci. Et cette bizarrerie du costume s'étend à son activité de comptable : « il était tout dévoué à ses livres, qui étaient tenus de façon irréprochables » (p. 87) alors que règne autour de lui une « pagaille » indescriptible.

Dès lors que l'on a en tête l'analyse d'Arendt, le Comptable cesse pour autant d'être une excentricité comique : il devient au contraire l'incarnation même du bureaucrate, de ce zèle dans l'importation de codes inadéquats, uniquement destinés à soumettre une population qui ne comprend pas le sens des papiers qu'on ne cesse de lui demander de signer, comme tous ces contrats passés entre les « bûcherons » noirs qui accompagnent Marlow et la Compagnie, stipulant que l'homme est engagé pour six mois, alors que « je ne crois pas qu'un seul d'entre eux ait eu une notion un peu claire du temps, comme celle qui est nôtre au terme de siècles sans nombre » (p. 181). Tous ces papiers signés, ces livres de comptes tenus à jour sont là pour soumettre et exploiter une population sans avoir l'air de pratiquer une forme d'esclavage moderne. Le comptable, comme les autres figures du récit conradien, n'est donc en rien à lire comme une apparition fantasmagorique ; il est au contraire à relier aux autres personnages du roman, aux autres « bureaucrates », si l'on veut reprendre le terme d'Arendt, qui, sans être noyés dans la masse indistinctes des pèlerins racistes, n'en sont pas moins définis et nommés par leur fonction et uniquement par elle : ils n'ont pas le droit à un nom propre qui les individualiserait, mais à cette périphrase qui n'en est pas une, puisqu'elle renvoie uniquement à la fonction occupée dans cette bureaucratie qui s'est imposée partout. Il est alors normal qu'au Comptable soit joints d'autres figures typiques de la bureaucratie et de sa hiérarchie : le Directeur – car il ne saurait y avoir bureaucratie sans hiérarchie – et mieux, encore, le briquetier, incarnation de la vacuité inhérente à toute bureaucratie, lui qui n'a aucune brique à s'occuper ; il permet par contre de montrer les ressorts de cette bureaucratie : le briquetier rêve d'avancement, joue de ses relations et de son obséquiosité auprès du Directeur, et représente cette aristocratie étrange, amenée à côtoyer tout le monde inférieur des renégats partis pour l'Afrique : « C'était un agent de première classe, jeune, bien élevé, un tantinet réservé [...] il était distant avec les autres agents. [...] Il frotta une allumette, et je m'aperçus que ce jeune aristocrate avait non seulement un nécessaire de toilette en argent, mais aussi une bougie entière pour son usage personnel » (p. 109-111). Cette bureaucratie, obsédée par l'avancement et les manigances de pouvoir au plus haut niveau de la Compagnie dont témoignent autant l'échange que Marlow aura avec le briquetier¹⁰ que la conversation qu'il surprend plus tard entre le Directeur et son oncle, est l'édifice non pas moral, mais matériel et idéologique qui permet la mise en place de l'exploitation forcée des hommes et des ressources. C'est lui qui justifie ce qui va trop loin et ce qu'il est loisible de faire, c'est lui qui dirige en partie les vellétés de razzias de tous les sans-grades qu'il doit contrôler et dont il doit s'accommoder.

Le système à deux têtes décrits par Arendt est bien celui qui est à l'œuvre dans l'Afrique coloniale d'*Au Cœur des ténèbres* et qu'on peut lire dans son refus de nommer les personnages, de faire émerger des individualités, se partageant entre une masse indistincte d'exclus rejetés par l'Europe et à qui l'on a promis une fortune facile en Afrique, sous la forme des « pèlerins » d'un côté ; des hommes de réseau, de culture,

¹⁰ Cf. notamment au sujet du briquetier « C'est que, figurez-vous, il avait projeté de devenir sous peu l'adjoint de l'actuel directeur » (p. 119) ; « Il ne fabriquait pas de briques – mais c'est qu'il y avait une impossibilité matérielle – comme je le savais pertinemment ; et s'il remplissait des tâches de secrétaire pour le directeur, c'est parce qu' "aucun homme sensé ne repousse gratuitement la confiance que lui font ses supérieurs". » (p. 127)

éduqués, des bureaucrates de l'autre, mais également réduits à leur fonction, privés eux aussi de toute individualité concrète.

Restent pour nous les figures qui échappent à ce système ; ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, mais qui sont pourvus d'une autre forme de désignation qui les individualise au lieu d'en faire des types¹¹. Car après « Un Avant-Poste du progrès », il restait à Conrad à s'intéresser aux individus qui faisaient exception, à ceux qui déjouaient la machine de guerre impérialiste.

Dans *Au Cœur des ténèbres*, il semble qu'il en existe de deux sortes. La première exception réside dans la mention de la nationalité. Je pense ici au Suédois et au Russe. Le Suédois, qui mène Marlow à son premier poste où il fera la rencontre du Comptable, tout comme le Russe (ainsi nommé p. 251 quand il n'est plus défini par son seul costume d'Arlequin), qui le mènera au plus près de Kurtz, ne font, par leur nationalité même, pas partie des grandes nations qui ont à jouer un rôle dans le partage et le pillage de l'Afrique. S'ils se réduisent à leur nationalité, c'est que celle-ci est en elle-même un critère d'atypicité : le Suédois regarde tout d'un œil supérieur, jusqu'à son compatriote récemment rencontré et qui s'est pendu, comme pour mieux marquer la profonde étrangeté au continent mais surtout à l'absurdité qui s'y joue ; le Russe quant à lui, bien que dépourvu de nom, est pourvu d'une biographie détaillée qui n'est pas sans parenté avec celle de la jeunesse de Conrad (p. 235-237). C'est une autre forme d'aventurier, empli de jeunesse et de ferveur, et qui n'a pas foi en l'impérialisme, mais en un homme, Kurtz, qui est justement en train de faire déraiper tout la machinerie bien huilée.

À ces êtres en dehors du jeu impérialiste et caractérisés par leur seule nationalité « exotique », il faut évidemment ajouter les très rares personnages à être dotés d'un nom propre : il ne sont que trois. Marlow, en tout premier lieu, dont on ne rappellera qu'il n'était pas « typique » (p. 31) et pour lequel il n'est peut-être pas besoin de montrer qu'il n'appartient à aucune des deux espèces, ni à celle du bureaucrate impérialiste ni à celle du résidu raciste, tant son ironie quant à la « noble cause » et sa position dans le récit en font un être à part, singulier en tous points. Le second « personnage » si tant est que l'on puisse le considérer ainsi est Fresleven, celui que Marlow va remplacer, mort grotesquement pour deux poules noires. À y regarder de plus près, si Fresleven a étonnamment le droit à un nom, mais également à une nationalité (il est danois, ce qui en fait un autre personnage hors-jeu), c'est sans doute parce qu'il est une préfiguration, sur un mode comique, de Kurtz : Fresleven n'a pas su s'en tenir aux règles habituelles : « on m'explique que Fresleven était le bipède le plus doux et le plus paisible qui ait jamais existé » (p. 47) ; il a dérapé, et ce dérapage a causé sa mort : « cela faisait deux ans déjà qu'il était là-bas à servir la noble cause, voyez-vous, et il est probable qu'il a fini par éprouver le besoin d'affirmer sa dignité d'une façon ou d'une autre » (ibid.). Le nom propre, c'est, dans *Au Cœur des ténèbres*, l'indice le plus certain de ce pas de

¹¹ Conrad avait dans « Un Avant-Poste du progrès » exploré la « part la plus légère du butin qu'[il] rapportait du centre de l'Afrique » (Joseph Conrad, « Note de l'auteur », *Inquiétude*, in *Œuvres, op. cit.*, vol. 1, p. 649.) en décrivant rigoureusement la destinée de deux être vils et médiocres échoués dans leur Avant-Poste, et en esquissant les figures bureaucratiques dans celle du Directeur. *Au Cœur des ténèbres* va au contraire s'intéresser à ce qui fait exception.

côté, de ce refus d'être bureaucrate ou résidu raciste, de ce refus d'adhérer à la gigantesque machine de guerre impérialiste : celle qui fait que l'individu reste un individu.

Kurtz aurait pourtant dû être le bureaucrate exemplaire : il est cité en exemple jusqu'en plus haut lieu, dans la ville sépulcrale, « c'était un agent de premier ordre » (p. 89), selon le comptable, un être promis à un avenir brillant : « Oh, il ira loin, très loin. Ce sera quelqu'un dans l'Administration avant longtemps. C'est à ça qu'on le destine en haut lieu – vous savez, le Conseil, en Europe » (p. 91). Kurtz est donc le prototype même du bureaucrate cultivé, de cette intelligentsia partie en Afrique pour mettre en œuvre ses idées. Mais « l'homme exceptionnel » (p. 105) est un être en train de dériver, de prendre une trajectoire qui en fait un paria, un être qu'il serait bon de lâcher, parce que ses méthodes sont devenues douteuses (p. 207), aux dires du directeur. Pour Marlow, on s'en souvient, il n'y a pas de « méthode du tout » (p. 271). Mais c'est que Marlow n'est pas un bureaucrate, qu'il n'est venu ici que pour piloter un navire, et non pas pour participer à l'effort impérialiste de pillage généralisé. Or, selon ce dernier point de vue, il reste une méthode, douteuse, mais une méthode, qui consiste bien en cette alliance de racisme et bureaucratie, en cet attelage étonnant et réussi entre la plus haute forme d'organisation et la plus basse forme de violence. Dans un certain sens, on peut aussi voir Kurtz comme l'expression la plus parfaite, la synthèse de ce qui n'est *a priori* pas synthétisable, mais seulement additionnable, à savoir l'alliance de l'organisation aristocratique et de la mise en œuvre la plus basement violente, du plus haut degré de civilisation et d'éducation et de la haine et du pillage à l'état pur. En bref, l'alliance du racisme et de la bureaucratie, poussée à son point le plus haut, à son point d'autodestruction, celui où l'administrateur se met à dérégler toute l'administration, celui où le raciste se fait plus « sauvage » encore que ceux qu'il fascine, subjugué et détruit¹². Kurtz, en les synthétisant, les met à mal et en fait voir l'horrible parenté.

La figure même de cette fusion, de cette essence de l'impérialisme, c'est bien sûr dans le rapport de Kurtz qu'on la retrouve, ce rapport dont il fait son testament en demandant à Marlow d'en assurer le devenir : or le texte écrit par Kurtz dit consciencieusement l'idéologie en marche dans l'impérialisme (faire croire à une amélioration du sort des populations, faire croire que c'est un travail de missionnaire) et de la destruction qui lui est inhérente. Car ce texte est la combinaison de l'Idéologie à l'état pur : une maîtrise de la rhétorique et de ses sortilèges (« c'était le pouvoir sans limite de l'éloquence – des mots – des mots d'une ardente noblesse », c'est un « flot magique de phrases »), avec la violence secrète qu'elle cache et qui tout à coup « flamboyait sous vos yeux, lumineux et terrifiant, comme un éclair dans un ciel serein : “Exterminez toutes ces brutes !”. » (p. 223). Cette brochure à laquelle Kurtz tient tant, et à laquelle Marlow voudrait « faire goûter un repos éternel dans les poubelles du progrès, parmi toutes les balayures et, au figuré, tous les chats crevés de la civilisation » (ibid.), nous est néanmoins transmise, parce que cette brochure nous livre explicitement ce caractère double, apparemment contradictoire et pourtant si efficace, qui constitue à proprement parler l'Impérialisme et qui rejoint en partie les mots de Jacques Rancière dans « L'inimaginable » :

¹² On pourrait encore appliquer ici tout ce qu'écrit Arendt p. 458 : « Hors de toute contrainte sociale et de toute hypocrisie, avec la vie indigène en toile de fond, le gentleman et le criminel éprouvaient non seulement la complicité d'hommes partageant la même couleur de peau, mais aussi le pouvoir d'un monde offrant des possibilités illimitées pour commettre des crimes dans un esprit ludique, pour mêler l'horreur et le rire ».

C'est pourquoi il est trop facile de résumer l'histoire [de Kurtz] en disant simplement – avec les esprits forts, que l'esprit de rapine de l'homme capitaliste occidental est la vérité prosaïque de la mensongère mission civilisatrice. Car la vérité n'est pas le contraire de la chimère, c'est la chimère qui est la vérité même de l'expérience. Et la chimère, c'est l'identité des contraires : l'esprit de rapine qui pousse à la conquête de la terre *et* la seule chose qui la rachète : « une idée et une foi désintéressée en cette idée ; quelque chose que l'on peut ériger, devant quoi l'on s'agenouille et à quoi on offre un sacrifice. Kurtz a vécu avec cette identité des contraires, mais sans la reconnaître, sans pouvoir l'exprimer sinon par un seul mot qui dément, en aparté, toute l'éloquence humanitaire de ses rapports : « l'horreur ». »¹³

Il ne faudrait pas oublier que si Kurtz réalise la synthèse des deux principes à l'œuvre dans l'impérialisme, c'est parce qu'il est l'essence même de l'Europe, et que c'est en Europe que réside l'origine de Kurtz, autant que la racine du mal :

Le Kurtz originel avait reçu une partie de son éducation en Angleterre [...]. Sa mère était à demi anglaise, son père à demi français. Toute l'Europe avait contribué à produire Kurtz. (p. 221)

Car ce que le texte de Conrad nous rappelle, c'est ce qui sous-tend tout le projet de *L'Impérialisme* : il n'y a pas de disjonction entre ce qui se passe dans « les colonies » et ce qui va se passer plus tard sur le sol européen. L'un produira l'autre, parce que ce qui se passe en Afrique n'est possible que parce qu'il est solidaire de l'idéologie, des discours, du soutien, des structures étatiques, institutionnelles produites sur le sol européen lui-même. Autrement dit, l'un ne peut exister sans l'autre, l'un n'est qu'une facette de l'autre. Cette invention de la combinaison race/bureaucratie n'est pas détachable de ce qu'est l'Europe. Tout ceci est né sur le sol européen, a été soutenu par lui, et revient à lui ; on attend, en Europe, beaucoup de Kurtz, lequel devrait revenir en haut-lieu, pour des fonctions de premier ordre.

Qu'il soit impossible de faire de ce qui se passe en Afrique un cœur des ténèbres radicalement distinct de ce que serait l'Europe, la « Civilisation », nous le savons bien sûr depuis le départ, depuis que le récit-cadre et le premier discours de Marlow ont forgé cette parenté en remontant le cours du temps autant que celui de la Tamise en nous montrant les ténèbres qui y étaient alors attachées. Cette parenté, l'intervention de Nathalie Martinière s'y attardera sans doute, c'est celle qui existe par exemple entre la Fiancée civilisée si semblable dans le geste de ses bras à la Fiancée africaine de Kurtz. Mais nous pourrions croire qu'il ne s'agit que d'images, d'un savant dédoublement, d'un jeu de miroirs, indice d'un art superbement maîtrisé. Si c'est bien le cas, cette savante construction possède également un sens qu'on pourra rattacher une dernière fois à l'hypothèse d'Arendt dans « Race et bureaucratie ». Car ce dédoublement va plus loin : aux personnages désignés par leur seule fonction sociale en Afrique répondent ainsi ces êtres éthérés et sans autre fonction apparente que d'être les auditeurs du récit-cadre puis du récit enchâssé de Marlow, et qui sont curieusement dénommés, non par leurs amicaux prénoms (comme c'est pourtant le cas pour le bateau, la *Nellie*), mais par leurs seules fonctions : l'Administrateur de sociétés dont le nom anglais est plus éloquent dans sa parenté avec le personnage du Directeur de l'aventure africaine : « The Director of Companies » (p. 22) ; l'homme de Loi, *the Lawyer* (et Lise Wajeman

¹³ Jacques Rancière, « L'inimaginable » (2014), *Les Bords de la fiction*, Paris, Seuil, 2017, p. 112-113.

reviendra sans doute sur la représentation équivoque de la Justice lorsque sera évoquée la peinture de Kurtz) et le Comptable (*the Accountant*) qui préfigure l'autre, par son nom, sa fonction même, et par son maniement des dominos d'ivoire. Ces paisibles hommes unis par le lien indéfectible de la mer, sont aussi les représentants sur le Vieux Continent d'une bureaucratie capable de prendre un visage beaucoup moins pacifique par-delà les mers. Ces paisibles vieux auditeurs amicaux ne sont donc pas si innocents et étrangers au récit de ténèbres que leur livre Marlow. Ils font ainsi l'objet de reproches qui vont grossissants (p. 123, p. 153-155, p. 163), parce qu'ils veulent se donner l'air d'être entièrement reliés à un monde qui ne saurait comprendre l'autre : « Vous êtes tous là, chacun amarré à deux adresses respectables, comme un ponton à deux ancrs, avec un boucher au coin d'une rue, et un agent de police au coin de l'autre, l'appétit excellent, la température normale » (p. 213), avant que l'accusation ne se répète et se complète : « Vous ne pouvez pas comprendre. Comment le pourriez-vous ? – les pieds sur un trottoir bien stable, entourés de voisins bien intentionnés tous prêts à vous applaudir ou à vous accabler, vous qui avancez d'un pas léger entre le boucher et l'agent de police, dans une sainte terreur du scandale, du gibet, et de l'asile d'aliénés » (p. 217). C'est pourtant bien ce monde-ci, ce monde civilisé qui a peur du qu'en-dira-t-on et de la loi sous sa forme la plus grossière, qui a généré l'autre et se doit dès lors de l'entendre, et de le comprendre. Tout le récit de Marlow, toutes ses injonctions, ses interrogations, ses vérifications de l'adhésion de son auditoire, sont autant de traces de cette volonté de faire entendre à ceux qui ne le veulent pas l'autre versant de l'Europe, le verso des discours sur la Civilisation, la Grandeur. Il ne faudrait pas croire être quitte de l'horreur européenne commise en Afrique du fait de sa respectabilité sociale. C'est la même chose, et la bureaucratie là-bas n'existe pas sans le soutien de l'idéologie qui s'est formée ici. L'absence de nom propre, le redoublement de la mention des fonctions sociales en est l'indice.

Mais c'est sans doute le rôle que jouent les femmes dans ce texte, rôle apparemment périphérique et minoré qui le révèle le mieux : les femmes devraient, au nom de la vision misogyne et passéiste de l'Histoire de Marlow (qui n'en est qu'à ses prémisses en la matière : les choses s'aggraveront nettement dans *Fortune/Chance* en 1912), rester en dehors de tout cela, de l'Histoire, de l'Horreur, comme veut le croire ou se le faire croire Marlow dans son lapsus (p. 213 : « Quoi ? j'ai parlé d'une jeune fille. Oh, elle est en dehors de l'affaire – complètement. Elles – je veux dire les femmes – sont en dehors de l'affaire – devraient être en dehors de l'affaire. Nous devons les aider à rester dans ce monde de beauté qui est le leur, de peur que le nôtre empire »). Mais cela n'est pas possible, cela n'est pas vrai : les femmes ne sont pas en dehors de l'affaire. Le lapsus de Marlow le dit assez : on ne peut les ignorer, elles sont là ; sans elles, il n'y aurait ni début (« Moi, Charlie Marlow, je fis intervenir les femmes pour obtenir un emploi. Grands dieux ! », p. 45) ni fin. Car elles sont solidaires de l'Histoire, de l'Horreur, et du système, comme en atteste notamment ce refus semblable à celui des personnages masculins, de les nommer et de les individualiser : elles sont elles aussi des figures allégoriques – les Parques bien sûr – mais aussi des symboles de fonctions sociales plus limitées, elles qui ne se manifestent que sous les espèces de leur sujétion aux liens de la famille (la Tante) ou à un (futur) époux (la Fiancée). Ces deux figures-là, contrairement aux Parques ou aux amis auditeurs, parlent. Du côté de la Fiancée, le discours est direct ; il n'est pour une fois pas filtré par la voix de Marlow, mais nous fait entendre tout l'enthousiasme délétère, fondamental dans la

rhétorique de l'Impérialisme, qui loue les martyres conquérants de la civilisation, les Grands hommes morts pour elle sans faire taire pour autant les grandes idées qu'ils eurent et furent par leur exemple : « Et son exemple, murmura-t-elle, pour elle-même. Les gens le vénéraient – sa bonté éclatait dans chacun de ses actes. Son exemple... » (p. 329) clame celle qui regrette la disparition du cher grand homme, pour elle-même bien sûr, mais surtout « Pour le monde » (p. 327). Entre son discours et celui de la brochure écrite par son Fiancé, il n'y a pas tant de différence de ton et d'enthousiasme. La voix de la Fiancée, c'est la voix savante de l'idéologie impérialiste, la voix qui exalte le Bureaucrate raffiné et exemplaire. Le discours de la Tante est quant à lui filtré par l'ironie de la citation : « Je découvris cependant que j'étais aussi l'un des Bâtisseurs, avec un B majuscule – figurez-vous. Quelque chose comme un messenger de la lumière, comme un apôtre subalterne » (p. 61). Car la tante a elle aussi subi cette idéologie, qu'elle a fait sienne : « Juste à cette époque, on avait répandu en abondance, par la parole et par l'écrit, ce genre de balivernes, et l'excellente femme, qui vivait au beau milieu de ce torrent de tartufferie, s'était laissée emporter. Elle parlait d' "arracher ces millions d'ignorants à leurs mœurs abominables", tant et si bien que ma parole, elle finit par me mettre fort mal à l'aise » (ibid.). Une fois encore : où est la différence entre ce discours-ci et celui qui figure dans la brochure commandée par la Société internationale pour l'abolition des mœurs sauvages ? Quelle différence entre les dires de la tante que Marlow veut à tout prix disqualifier (« Curieux à quel point les relations entre les femmes et la vérité peuvent être distantes », ibid.) et ceux que Marlow lira plus tard en lisant Kurtz ?

Les discours de la Fiancée et de la tante se rejoignent et rejoignent les discours écrits et prononcés de l'autre côté des mers, en Afrique, parce qu'ils sont la même et unique voix de l'Idéologie, de ce pilier qui soutient tout l'édifice de l'Impérialisme. Si les femmes étaient en-dehors de tout cela, peut-être même pourraient-elles y être hostiles. Mais ce que dit le texte de Conrad, c'est que ce serait un mensonge de plus, une illusion idéaliste et fautive que de le croire : les femmes participent également à ce vaste édifice, elles en sont le soutien, comme en attestent leurs places dans le récit, périphériques pouvait-il d'abord sembler, capitales et primordiales, sans aucun doute. Les femmes n'habitent en rien un monde idéal et féérique où la beauté règnerait en maître ; elles sont des êtres sociaux, de celles qui favorisent et poussent au départ des hommes (la tante), de celles qui légitiment leurs actes par-delà la mort (la fiancée), et qui, ce faisant, ne cessent de soutenir les fondements idéologiques de l'impérialisme.

Si, hormis Marlow, tous les personnages européens se trouvent être les échos et les miroirs des personnages qui évoluent en Afrique, alors tout espoir de sortir de la domination impérialiste pourrait sembler vaine. On ne peut pas même le loger dans une communauté, puisque toute communauté, si réduite soit-elle au « lien de la mer », se trouve être le parangon sur le sol européen, de la bureaucratie en action sur le sol africain, puisque même les femmes, qui auraient dû – dans l'impossible désir misogyne de Marlow – se tenir dans les régions éthérées et mensongères de la beauté, propagent avec force le discours de l'Idéologie et en promeuvent les figures héroïques. La leçon amère d'*Au Cœur des ténèbres*, est qu'il n'est sans doute plus de communauté possible : Marlow est seul, même si, dans le personnage de *Lord Jim*, qui est écrit dans le même temps, Marlow reconnaîtra « *one of us* ». Mais Lord Jim doit mourir, parce qu'il appartient à un monde romanesque désormais impossible. De cette communauté amicale, qui aurait

permis à Marlow de s'abstraire du monde et de son idéologie de l'Horreur, et qui a commencé d'être minée dans *Au Cœur des ténèbres*, il ne restera plus, dans *Lord Jim*, qu'un seul auditeur ; encore est-il choisi par dépit. La seule réponse possible, ce sera peut-être dans la reconquête d'une impossible trajectoire romanesque, non pas impérialiste, comme est la trajectoire de Kurtz, mais ayant dépassé tous les mensonges, ceux de l'impérialisme comme ceux de l'héroïsme. Cette trajectoire impossible, ce sera, plus encore qu'au personnage de Tuan Jim, au Lecteur qu'il reviendra de tenter de l'emprunter¹⁴.

Marie Baudry

(Gorze, le 23 janvier 2018)

¹⁴ Sur ce point, je me permets de renvoyer à « *Romance, novel* et récit. Temps et événement dans *Lord Jim* », [in] *Romanesques* n°4, « Romance », Amiens : Encrage Université, 2011, p. 135-161. Qu'on pourrait faire entrer en résonance avec ces presque derniers mots de l'article d'Alexis Tadié déjà cité : « C'est dire que les romans de Conrad font apparaître ce que le rêve colonial contient d'illusion. La contingence des empires dont parlait Said et dont Conrad aurait eu la conscience, se double d'une réflexion non pas tant sur le modernisme que sur la fin du romanesque. Les grandes figures mythiques tutélaires n'habitent les récits de Conrad que comme les survivances d'un passé appelé à disparaître. C'est en ce sens que l'impérialisme est, chez Conrad, autant une figure qui s'articule à l'idéologie du colonialisme qu'une forme littéraire, ancrée dans une histoire qui disparaît, celle du romanesque. La perte du sens de l'idée coloniale n'apparaît nulle part peut-être avec autant de force que dans la fin de Kurtz, ou dans la rêverie de Heyst au milieu des ruines de son entreprise. »